

à travers les livres

Moscovici (Serge), *Mon après-guerre à Paris. Chronique des années retrouvées*, Éditions Grasset, 2019.

Un ouvrage posthume

Mon après-guerre à Paris. Chronique des années retrouvées, est le second tome autobiographique de Serge Moscovici, publié aux Éditions Grasset par la persévérance de ses fils, Denis et Pierre Moscovici, à partir de notes manuscrites en sept ou huit langues retrouvées posthument. Le texte a été établi, annoté et préfacé par Alexandra Laignel-Lavastine, philosophe et historienne spécialiste du totalitarisme et de l'histoire intellectuelle et politique des pays de l'ex-Europe de l'Est et de la Shoah¹. L'ouvrage a reçu le soutien du Mémorial de la Shoah et le Prix Idées « Les Influences » 2019. Il contient de magnifiques photos de la période couverte par le récit, issues des archives personnelles de la famille.

Cet ouvrage fait suite au premier tome, *Chronique des années égarées : récit autobiographique* (1997). Serge Moscovici y évoque son arrivée à Paris en 1948, jeune immigré juif élevé par une famille paternelle, coupé de sa mère, survivant de l'antisémitisme et des pogroms en l'Europe de l'Est. Il raconte ses premières années de son cheminement humain et intellectuel dans la France de l'après-guerre, une société et un monde qu'il analysera et contribuera à faire profondément réfléchir en devenant l'un des fondateurs de la psychologie sociale moderne et l'un des précurseurs de l'écologie politique. On y retrouve la voix, le questionnement et l'humour de cet homme dont le regard (psychosocial, proustien) n'a cessé de questionner la société contemporaine.

Ce sont des questions universelles que ce regard singulier soulève. Quel est ce jeune étranger, un « sans-personne » qui arrive à Paris à 22 ans « avec six millions de morts en héritage » ? Comment a-t-il transformé un itinéraire traumatisant en un héritage d'innovation, de créativité et de changement ? Comment son regard, doublé d'une sensibilité particulière, qu'il appelait son « radar », a-t-il changé la trajectoire de la psychologie sociale, innové ses questions, conduit à de nouveaux paradigmes scientifiques ? Comment la transmission de cet héritage nous concerne-t-elle aujourd'hui, dans un contexte européen et mondial marqué par des crises extrêmes, les menaces, la polarisation du champ politique, la propagande populiste, la montée des extrémismes, l'hostilité envers les personnes perçues comme « étrangères », reflets de ce que Serge Moscovici avait appelé, en 1987, une représentation divisée de la société ?

Ce second tome autobiographique se lit aisément, rapidement, tant le lecteur se trouve captivé par le récit. Les lecteurs habituels de textes scientifiques de Moscovici découvriront de nouveau l'auteur si influent dans sa discipline, cinq ans après son décès, avec un style d'écriture forcément personnel, plongé dans le vécu d'une période historique. Les nouveaux lecteurs découvriront le récit d'un homme observant la vie parisienne de l'après-guerre

1. A. Laignel-Lavastine est autrice de plusieurs livres sur la part d'ombre de l'histoire est-européenne, ainsi qu'éditrice critique et traductrice, notamment de Matias Carp, *Cartea Neagra, Le Livre noir de la destruction des Juifs de Roumanie (1940-1944)*, Denoël, 2009.

en train de la vivre et se remémorant des incidents et rencontres marquants. Le livre comprend certaines considérations intimes, chose rarissime pour ceux qui le côtoyèrent. « On ose rarement s'aventurer dans les recoins de son for intérieur et exposer sa subjectivité aux regards d'autrui », écrivait-il déjà dans la *Chronique des années égarées* (Moscovici, 1997, p. 9).

Trauma

Ayant survécu à l'horreur des pogroms et de l'antisémitisme en Roumanie quelques années auparavant, il décrit l'explosion psychotraumatique produite une fois en sécurité à Paris. Presque chaque page contient la trace du trauma : « ma vie était en perpétuel déséquilibre, et cela revêtait à mes yeux le caractère d'une punition injuste qui se traduisait par toutes sortes de phobies et d'angoisses. Mais j'avais compris une chose : je ne devais surtout pas sombrer à la mélancolie sous peine de naufrage » (p. 92). « Tantôt je me disais que je trouverais une issue, ayant eu la chance d'avoir été très malheureux petit, ce qui aurait dû durcir mon caractère : je n'avais eu ni foyer, ni jardin à aimer, ni famille à proprement parler, entre un père absent et une mère qui m'avait abandonné » (*ibid.*). Recherche d'apaisement, « à défaut de points d'ancrage assez fermes pour apprivoiser ces tourments ». Une vie à construire, mais une vie « qui ne prend pas », et des nuits impossibles : reviviscences, « cauchemars récurrents comme autant de signaux d'alarme... je ne souhaitais plus qu'une chose : être en sécurité », terreurs, « en cette année particulièrement pénible, il ne s'est pas passé un soir sans que la terreur ne m'envahisse », hypervigilance (le « radar »), états de dissociation, « un pogrom débranché les nerfs de la vie ». Pour la première fois, il écrit qu'il s'est laissé tenter par la perspective du suicide pendant les « deux premières saisons à la dérive » : « j'ai passé ma vie à donner à la mort des rendez-vous impératifs que j'ai tous manqués », « la nuit surtout il nous vient des idées abominables ». L'impact est tel que « ne sachant plus comment conjurer ce mal de vie qui m'entraînait, comme un mal de mer, tantôt vers le haut, tantôt vers le bas, je songeais au suicide ».

Les ressources pour survivre sont venues d'autres victimes : quelques mois plus tôt « les rescapés dans les camps de DP² m'avaient enseigné qu'il y a une chose que l'on doit détester plus passionnément que la misère : le fait de s'y résigner ». Résister, par devoir envers ceux et celles qui avaient résisté. « Je me chantais en yiddish le plus bel hymne jamais écrit sur la résistance juive, *Zog nit keynmol...* !, "Ne dis jamais... !", le Chant des partisans de Vilna (...) des garçons et des filles en armes qui, sous les ordres du commandant poète Abba Kovner, avaient décidé de relever la tête et de lutter contre les nazis avec un courage insensé dans les forêts de Lituanie ». Moscovici avait croisé brièvement Kovner à Bucarest, au

2. Les camps de *Displaced Persons* (DP) ont été institués par les forces alliées, à partir de 1944, pour accueillir les personnes réfugiées ou expulsées lors de la seconde guerre mondiale. Jusqu'en 1952 il y a eu parmi elles de nombreux Juifs survivants de la Shoah qui avaient tout perdu. Serge Moscovici a évoqué son travail dans les camps de DP dans *Chronique des années égarées* (1997).

printemps 1945. Et qu'ordonnait ce chant poignant au jeune Serge Moscovici ? *Myr zaynen do*, « Nous sommes là ». « La psyché est une entité extraordinaire : résigné à mourir, je me suis résigné à vivre » écrit-il. Alors, se relier à la vie, chercher à redonner à l'amour un visage féminin pour réparer l'injustice, tout en se méfiant et en se protégeant. Ce visage a porté le nom de Marie Bromberg-Moscovici, la mère de ses deux fils, elle-même psychanalyste. « J'aurais tant aimé être un homme du côté des femmes » écrit Moscovici, qui a nourri de ses observations du mouvement féministe sa réflexion sur l'influence des minorités actives, la théorie du changement social. « Malheureusement, je suis devenu un homme du côté des hommes ».

Transformation

Le mystère de la sociabilité sophistiquée de la France de l'après-guerre est scruté à travers le regard particulier de jeune réfugié d'une Europe de l'Est, si différente que « située sur le même continent que l'Europe de l'Ouest, c'est tout un autre monde » (Moscovici, 1997, p. 389).

Serge Moscovici évoque le sens qu'a pour lui d'être Juif : « Ma façon d'être Juif ? Je dirais un don pour l'obstination et un penchant pour la désobéissance. Et je n'ai jamais vécu sans présence religieuse, ou plutôt sans l'élan du croyant, peu importe si je suis devenu athée ». Combinée, forcément, à son statut d'étranger et d'apatride, qu'il a gardé jusqu'en 1958. « Il existe encore une autre différence entre l'étranger tout court et l'étranger juif. Le premier se heurte à la xénophobie, au mépris, à l'humiliation, mais rarement à la haine. Les Juifs, eux, se confrontent à la haine et à la jalousie comme passions. (...) Mais quelle envie irrésistible les Juifs peuvent-ils bien éveiller dans l'âme des autres ? »

Marqué par le sentiment d'étrangeté qu'inspiraient au réfugié qu'il était celles et ceux qu'il appelait les « Israélites français », intrigué par ce qui lui apparaissait comme « l'ésothérique métier de chercheur », étonné à la fois par le Paris d'après-guerre, la gauche française fascinée par le stalinisme et la droite dont il se méfiait, « en porte-à-faux de tous côtés », il avait fait du petit groupe d'*outsiders* qu'il formait avec Chiva et Celan un point d'ancrage cimenté par « la rage de vivre et le besoin de prendre leur revanche sur la mort ». Isac Chiva, né également en 1925 en Roumanie, devenu ensuite le bras droit de Claude Lévi-Strauss, est resté l'une des amitiés les plus fidèles de Moscovici. Paul Célan, poète « blessé au cœur », né en 1920 à Cernowitz, témoin et survivant du nazisme, s'est donné la mort à Paris en 1970 et est considéré comme l'un des plus grands poètes européens de langue allemande de l'après-guerre. Selon Moscovici, leur marginalité subversive venait de leur propension « à poser des questions autrement et à procéder à des associations qui, aux yeux des Français, pouvaient sembler académiquement insolites ». Comment ces questions des premières années après-guerre à Paris ont contribué à changer de paradigme en psychologie sociale et surtout à quel prix et avec quel tumulte, c'est ce que nous apprenons du livre.

La constitution salvatrice d'un « trio de métèques » issu de la rencontre avec Paul Celan et Isac Chiva est un événement lumineux, un lien indestructible dans la traversée de ces années de froid, faim, solitude et labeur. Le rire à travers les larmes, *a bitterer gelehkter* unique de Serge Moscovici, un autre leitmotiv du livre, revient : « Je pouvais

désormais compter sur Paul et Chiva. Mais eux-mêmes se débattaient dans leurs difficultés : la chambre d'hôtel de Paul venait d'être repeinte en jaune avec un papier à fleurs qui lui tapait sur le système et Chiva avait rechuté de sa primo-infection. Quant à moi il faut admettre que rien n'est plus monotone, plus pauvre ni plus répétitive que la plainte d'un dépressif » (p. 183).

Ce « trio de métèques », « éduqués par la terreur de l'histoire », « trois réfugiés juifs roumains sans retour, sans famille et sans le sou », qui « venaient de comprendre qu'ils étaient les derniers Juifs d'Europe », une forme de minorité active si l'on emprunte le vocabulaire scientifique de Moscovici, a commencé à travailler (machine à coudre, comptoir de fabricants de chaussures...) et a formé une communauté de destin et de chagrin, « une sorte de familiarité davantage même qu'une familiarité ». C'est ensemble qu'ils ont décidé, à l'été 1948, de s'en sortir à tout prix et de s'inscrire à la Sorbonne.

Pour le jeune Moscovici, il « existait d'un côté les sciences exactes, de l'autre, la philosophie. Le reste, les sciences humaines et sociales, était de l'ordre de la *terra incognita* ». La toute récente licence de psychologie à la Sorbonne, créée en 1947, est devenue pour lui une solution pour ses papiers de séjour et un nouveau territoire disciplinaire au moment où la psychologie avait perdu l'attrait scientifique du début du siècle dernier. « Tout serait à inventer » selon l'auteur et il s'est consacré entièrement à cette voie tout en travaillant à temps plein en parallèle. À ce titre, il évoque « le précieux *Bulletin de psychologie* dont l'essentiel consistait dans les cours retranscrits par des étudiants, revus par les enseignants ». Le *Bulletin* « représentait en cela un instrument de travail pour nous essentiel, un lieu de convergence entre les différents champs de la psychologie et une tribune ouverte aux jeunes chercheurs ». Moscovici se rappelle avec émotion la parution de son premier article dans cette revue en 1953, à côté d'autres signés par Claude Lévi-Strauss et Daniel Lagache, devenu son maître, le seul qui enseignait la psychologie sociale.

Du choix de la psychologie, Moscovici écrit qu'il a été informé par la discordance entre la « société telle que Marx la voyait à son télescope et celle que Proust décrivait d'œil rivé à son microscope » (p. 116). C'est ce territoire découvert au « hasard de (...) lectures bucarestoises en philosophie, littérature ou histoire des sciences », dont on l'avertit que le métier « ne mène nulle part », que le jeune Moscovici choisit d'explorer. Il rappelle le rôle joué dans son choix par ce qu'il appelle avec pudeur « les événements que je venais de traverser en Roumanie » et l'injonction qu'« il fallait percer à jour le mystère de ces hystéries collectives, qui m'avaient aussi enseigné qu'un individu ou un groupe pouvait résister aux idéologies les plus mortifères, d'où l'intérêt, à mes yeux, de travailler sur les représentations sociales ». Si le traumatisme est une perte de sens, alors le livre est peut-être une contribution à l'une des fonctions les plus importantes de la psychologie, qui est de restaurer le sens (Johnstone, Boyle, 2018). Le lecteur peut avoir le sentiment que le livre apporte un éclairage profond sur celui des deux théories psychosociales majeures élaborées par Serge Moscovici. « Rétrospectivement, je crois avoir importé dans ma réflexion ultérieure ces deux expériences collectives, celle du sionisme et celle du communisme, l'attrance pour le petit nombre et la fascination pour le grand nombre. Pour écrire *L'âge des foules* (1981),

l'expérience communiste me servit d'aiguillon ; pour la *Psychologie des minorités actives* (1979), ce fut plutôt le mouvement sioniste. En fait, mon passé n'a pas cessé de travailler secrètement dans mon œuvre » (p. 59).

Serge Moscovici a souligné à plusieurs reprises la position stratégique de la psychologie sociale pour répondre aux questions politiques et sociales des sociétés contemporaines. Le livre révèle son regard mature et rétrospectif sur le jeune homme qui avait traversé la grande Histoire du xxe siècle avec son histoire singulière et traumatique, qui ont nourri et transformé sa pensée et les paradigmes psychosociaux ouvrant ses frontières transdisciplinaires.

Ses fils, dans leur belle postface, évoquent leur souhait de retrouver les notes manuscrites sur la suite de son autobiographie, les années qui ont rendu leur père célèbre un peu partout dans le monde (Kalampalikis et coll., 2019), à travers sa personnalité, ses idées, ses enseignements et ses recherches. Leur souhait prendra certainement corps à travers la transmission de l'œuvre précieuse et unique de leur père, œuvre charismatique et fondatrice qui continuera à inspirer des générations de chercheurs dans le monde en sciences humaines et sociales, mais aussi au-delà, et qui contient tous les ingrédients pour être cultivée, transmise et développée. Une idée de Flaubert, à laquelle Moscovici était très attaché, lui convient parfaitement : « L'homme n'est rien, l'œuvre tout ».

Références

JOHNSTONE (Lucy), BOYLE (Mary).— The power threat meaning framework: An alternative nondiagnostic conceptual system, *Journal of Humanistic Psychology*, 2018. <https://doi.org/10.1177/0022167818793289>

KALAMPALIKIS (Nikos), JODELET (Denise), WIEVIORKA (Michel), MOSCOVICI (Denis), MOSCOVICI (Pierre).— *Serge Moscovici. Un regard sur les mondes communs*, Paris, Éditions de la MSH, 2019.

MOSCOVICI (Serge).— Remarques sur les problèmes structuraux dans l'étude des opinions, *Bulletin de psychologie*, VI, 7, 1953, p. 420-428.

MOSCOVICI (Serge).— *Psychologie des minorités actives*, Paris, Presses universitaires de France, 1979.

MOSCOVICI (Serge).— *L'âge des foules : un traité historique de psychologie des masses*, Paris, Fayard, 1981.

MOSCOVICI (Serge).— The conspiracy mentality, dans MOSCOVICI (S.), GRAUMANN (C. F.) (Eds.), *Changing conceptions of conspiracy*, New York, Springer, 1987, p. 151-169.

MOSCOVICI (Serge).— *Chronique des années égarées : récit autobiographique*, Paris, Stock, 1997.

Andreea Ernst-Vintila et Nikos Kalampalikis